

Jean-Paul Lebeuf

## LA PLACE DES SAO PARMIS LES ANCIENNES POPULATIONS PROTOHISTORIQUES DES BASSES VALLEES DU CHARI ET DU LOGONE

Au coeur de l'Afrique, à égale distance (3000 km environ) de Dakar, d'Alger et du cap Gardafui, la plaine qui s'étend au sud du lac Tchad frappe par son uniformité, son dépouillement, sa sévérité. Dans cette zone, traversée par un réseau hydrographique tourmenté et changeant, le Chari et le Logone sont les seules voies navigables permanentes. Leurs nombreux diverticules et courants sont, aux basses eaux, réduits à des mares stagnantes qui s'amenuisent de jour en jour; les rivières secondaires, El Obéit et Yoobé, sont rapidement à sec, tandis que les fleuves, aux lits encombrés de bancs de sable, coulent entre des rives abruptes. Dès qu'éclatent les premières tornades, vers la fin de mai, après une période rigoureusement sèche qui a duré huit mois, la plaine se transforme en un immense marécage d'où n'émergent plus que les lieux qui furent habités au cours des siècles.

Ces impératifs physiques ont imprimé à ce pays deux caractéristiques fondamentales, l'ouverture et l'isolement. Cette région est marquée par une sédentarisation très ancienne où les villages ne purent s'élever que sur les hauts fonds. Elle constitue, d'une part, une zone de contact et d'extrême métissage où les peuples les plus divers sont venus se fondre et, d'autre part, un pays refermé sur lui-même où se sont maintenus un conservatisme et des individualités farouches comme le soulignent, par exemple, les particularismes locaux, la multiplicité des langues et l'attachement des hommes à leur sol.

Cette contrée constitue le coeur du territoire où vivaient des peuples connus collectivement sous le terme "Sao". Ses limites correspondent, dans le Nord, aux rives méridionales et sud-est du lac Tchad; dans l'Ouest, à la région de Dikoa, dans le Sud, à la latitude de Mora, sensiblement. Habité de nos jours par les descendants reconnus des Sao, les Kotoko, ce pays est politiquement réparti entre le Tchad, le Cameroun et le Nigéria.

La chronique orale - mémoire des hommes - utilise de la façon la plus courante le mot "Sao" pour désigner les groupes humains qui, depuis des temps immémoriaux, s'implantèrent progressivement dans les basses vallées du Chari et du Logone où ils sont réputés avoir laissé de nombreuses preuves matérielles de leur présence et, dans les esprits, un souvenir particulièrement vivace.

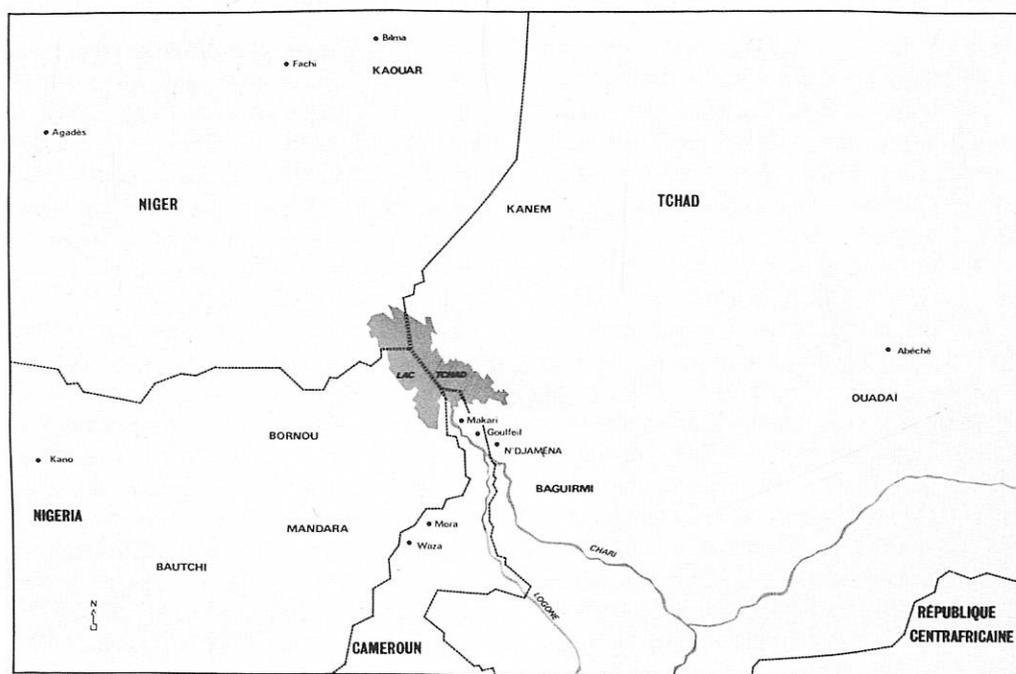
Ces dires de la chronique orale sont appuyés par des textes relatant l'histoire ancienne de la contrée. Mais ces documents sont rares et, bien souvent, le nom des Sao n'est mentionné que dans la mesure où ils se trouvent mêlés à l'existence des royaumes qui s'édifièrent dans la région, le Kanem-Bornou en tout premier lieu.

C'est à des écrivains de langue arabe que l'on doit les mentions les plus anciennes de ce toponyme. D'après une chronique signalée par deux érudits contemporains, les Pères Zeltner et Cuq, le terme "Sao" figure déjà dans un *Diwan* du sultan du Bornou "édité par l'émirat de Kano" - postérieurement, semble-t-il, au règne d'Idriss ben Mohammed (1343-1367) -; on le retrouve un siècle plus tard, sous la graphie de "Seu" chez Léon l'Africain (1483-1530), et chez Ibn Fartoua, historiographe du May Idriss Aloama, sous l'appellation de "Sô" (dans des manuscrits recueillis par Heinrich Barth et publiés en 1926 par Sir Richmond Palmer).

On constate dès lors que ces Sao, Seu, Sô sont confondus avec les Kotoko, leurs descendants les plus directs. Ces renseignements sont précieux, certes, mais il est vraisemblable que de nombreux manuscrits qui demeurent en Afrique nous en apprendront bien davantage.

Après le monde arabe et les explorateurs allemands et anglais, c'est dans des textes en langue arabe, traduits et publiés par des auteurs italiens, que l'on retrouve également, au XVIe et au XVIIe siècles, des informations qui recouvrent et confirment les données précédemment

1. Situation géographique de la contrée.



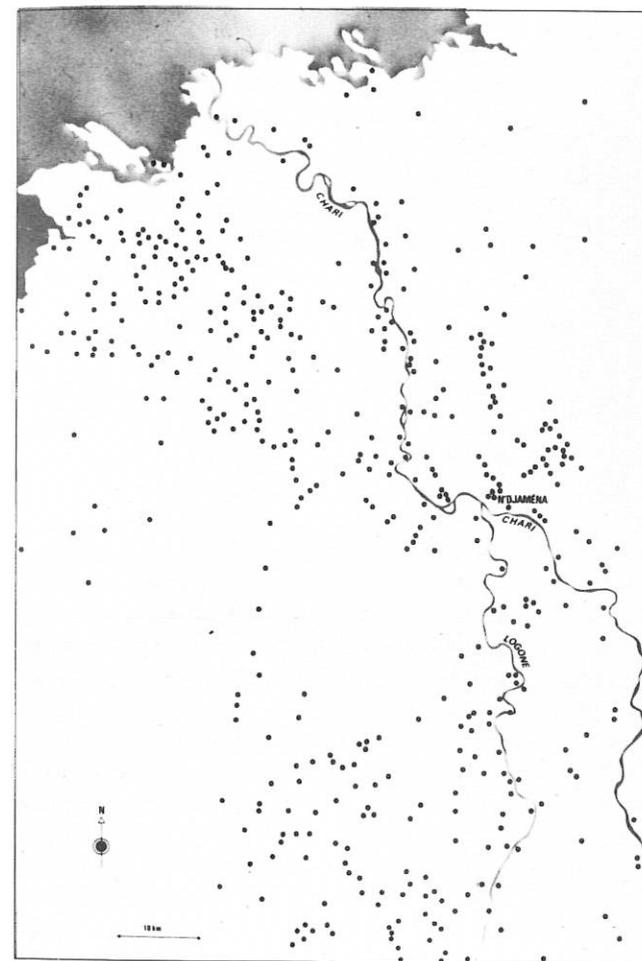
acquises.

G.L. Anania, dans son *"Universale fabrica del mondo, ovvero cosmografica"* (édité à Naples en 1573 et 1575, puis à Venise en 1582 et 1596, et découverte par Dirk Lange), publie la première liste qui nous soit parvenue de localités sao-kotoko dont les noms ont pu être comparés aux dénominations actuelles, sans trop de difficultés. Des cartes seront publiées plus tard par J. Sogato (1830) puis (et là, nous quittons les Arabes et les Italiens pour le Danemark et la France) par Malte-Brun, l'auteur d'une riche toponymie. Enfin, vient la carte éditée par A. Paterman d'après H. Barth. Les irremplaçables publications de cet explorateur et celles de G. Nachtigal, qui datent de la seconde moitié du XIXe siècle, font toutes une large part aux établissements des Sao et de leurs descendants. Dans la longue étude, postérieure, de R.L. Landeroin et R.P. O'Shee, incluse dans les *Documents de la Mission Tilho*, parus il y a à peine un siècle, les Sao sont représentés surtout sous

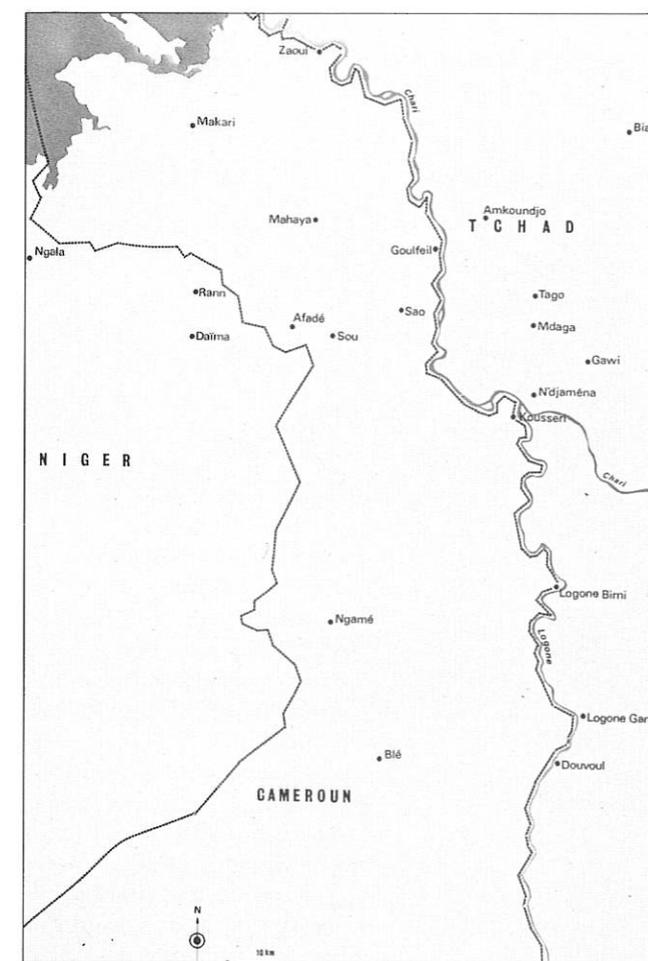
un aspect légendaire, ce qui, bien vite, apparut comme insuffisant. Enfin, les plus récentes études, celles de Kirk Lange, ont révélé, dans le nord du Nigéria, les emplacements anciens de deux tribus inscrites dans l'ensemble sao, les Gafata et les Tatala.

Il semble que les premiers sondages archéologiques (ou de curiosité) furent entrepris en 1906 par un fonctionnaire allemand de Kousséri, mais le produit de cette tentative fut perdu. Ce n'est que 20 ans plus tard que Théodore Monod mena scientifiquement les premières recherches sérieuses dans la région; il recueillit alors un beau matériel, du métal et de la céramique dans laquelle figurent des jarres funéraires, qui constituent un des traits marquants de la culture sao-kotoko. Et il éveilla la curiosité. Les premiers travaux concertés, et d'une certaine ampleur, sont l'œuvre d'un chercheur américain, Frédérick Wulsin. De son long séjour (1928) dans les basses vallées du Chari et

2. Carte de la contrée montrant la densité des sites anciens.



3. Situation géographique de certains des sites les plus importants.



du Logone, il rapporta une importante collection de pièces archéologiques et une masse d'informations sur les Sao disparus.

Peu avant la deuxième guerre mondiale, Marcel Griaule et moi-même avons établi un plan coordonné, consacré à l'étude générale des anciennes populations protohistoriques de la plaine tchadienne. Dès la fin des hostilités, avec mon épouse Annie M.D. Lebeuf, nous devions assurer une longue suite de travaux archéologiques, ethnographiques et historiques.

Les résultats d'ensemble de cette entreprise sont exposés ci-dessous: - prospection générale de la contrée à pied, à cheval et en automobile, avec l'appui

incomparable de la photographie aérienne, - exploitation archéologique des lieux anciens choisis en raison de l'importance qu'ils ont encore dans les dires des habitants actuels, mais aussi des traces que ces lieux et leur histoire ont pu laisser dans la littérature scientifique et dans les récits des voyageurs. En outre, leur morphologie a pu souvent nous guider, de même que l'attraction instinctive exercée par certains d'entre eux sur notre esprit.

On sait maintenant que le peuplement de ce vaste pays s'est opéré par l'arrivée, au cours des siècles, de groupes anciens d'importance inégale qui effectuèrent de nombreux déplacements internes. Ce sont,

4. Aspect actuel d'une partie de la muraille d'enceinte de Sou (Ouest).



en ordre chronologique:

- des chasseurs armés de sagaies et accompagnés de chiens courants, venus du Kanem
- des chasseurs armés d'arcs, originaires de la région de Moïto et du lac Fitri, pour la plupart,
- des chasseurs venus du Mandara, à l'Ouest,
- puis des pêcheurs originaires des abords du lac Tchad.

Au cours de cette prospection, longue et attentive, nous avons pu repérer, entre le Nigéria, le Cameroun et le Tchad, 892 sites archéologiques, dont 732 sont attribués à l'ensemble sao. En même temps que l'établissement de cette nomenclature - qui, depuis, a fait l'objet d'une carte éditée par le Centre National de la Recherche Scientifique - cette entreprise a montré que les lieux actuellement désertés sont en plus grand nombre que les localités encore vivantes, 390 au total sur le 892 repérées. Ce qui ne signifie pas forcément que la contrée se soit dépeuplée de façon aussi considérable. On sait en effet que les déplacements de village en village, voisins ou éloignés, et les regroupements dans des localités plus importantes furent, de tout temps, une pratique courante.

Face à cette multiplicité et à cette

diversité des lieux, pour tenter d'y voir clair, nous avons proposé une première classification des gisements anciens, fondée sur leur seul aspect morphologique. J'en rappelle brièvement les caractéristiques:

*Sao I* - Buttes vides, peu élevées, de petites dimensions et n'ayant pas comporté de murs d'enceinte, les plus anciennes.

*Sao II* - Eminences plus élevées que les précédentes (10 m environ) et plus étendues, habitées de nos jours par des Kotoko ou, pour certaines, désertées, entourées d'un rempart. Encore habitées: Maltam, Goufeil, Logone Birni, au Cameroun; vides: Sou au Cameroun, Mdaga au Tchad (liste restreinte).

Pour un site choisi, le relevé complet du site a toujours précédé les travaux archéologiques proprement dits. Le choix des tranchées à ouvrir a été adopté avec le souci premier de ne renoncer à aucune zone du lieu. Le travail de terrassement débutait soit sur les indications des gens du cru, soit au vu du mobilier émergent du sol, le plus souvent des fourneaux de terre cuite ou des cols des jarres, indiquant l'emplacement d'habitations ou permettant de songer à la présence d'un cimetière. Dans cette quête, nous avons été amenés à ouvrir plusieurs excavations dans un même site, parfois en nombre important: 7 dans le village de Sao, 15 à Mdaga, 20 à Goulfiel, 19 à Sou et jusqu'à 34 à Midigué.

L'exploitation intensive de certains sites a révélé à Sou, notamment, l'existence de 13 fonds d'habitations groupées sur une superficie restreinte et bien délimitée, réparties sur 3 niveaux superposés. Les fourneaux de céramique, fixes, environnés d'épais dépôts de cendres et de débris de cuisine, étaient accompagnés d'une abondante vaisselle domestique et rituelle, repères précieux.

Mais il n'a pas été toujours possible de retrouver avec certitude les dimensions des maisons effondrées, en raison notamment de la nature des matériaux utilisés par les bâtisseurs, qui ont laissé peu de traces. Le

bois et la paille ont entièrement disparu et, mêlé de débris de toute sorte, le torchis des murs a fondu, se mêlant au mobilier des maisons plus anciennement détruites. De rares témoins nets sont seuls demeurés: sol légèrement cimenté des pièces d'habitation et des cours, pavages de tessons disposés sur chant.

Les fonds d'habitation et, avec une plus grande abondance, les cimetières familiaux ou villageois ont livré plusieurs types de tombes qui se sont succédé dans le temps, des sépultures en pleine terre (les plus anciennes), et des inhumations dans des jarres; dans ce dernier cas, le cadavre en position foetale est placé dans une grande poterie de même dimension qui coiffe la sépulture. Ce procédé funéraire apparaît à l'époque des fortifications délimitant des établissements humains, vers le XII<sup>e</sup> siècle; mais il convient de préciser que les deux procédés coexistent pendant plusieurs siècles.

Les campagnes de fouilles les plus récentes, menées à Houlouf entre 1982 et 1987, ont révélé dans une nécropole contenant 28 tombes (les fouilles sont encore en cours) une jarre unique coiffant le cadavre; ce dernier était assis sur une sorte de banquette, les pieds reposant dans un large récipient de céramique. Le tout était recouvert, la tête émergeant seule, protégée par la grande jarre servant de couvercle.

Dans tous les cas, mais essentiellement dans les tombes et dans les urnes (ou sous une unique poterie), les restes humains étaient accompagnés de bijoux, perles de cornaline ou de verre et d'anneaux parfois en très grand nombre; encore dois-je ajouter que les deux catégories de sépulture peuvent se trouver réunies dans les mêmes lieux funéraires.

Il est vraisemblable, dans l'état d'avancement des travaux, que la variété des usages mortuaires corresponde à des groupes humains distincts, chasseurs, et d'autre part pêcheurs, toujours désignés

5. Une urne funéraire récemment dégagée à Sou.



dans la chronique orale par le terme unique de "Sao".

De grands récipients en tous points semblables aux vases funéraires eurent d'autres usages. Ils servirent de silos pour emmagasiner les graines et d'autres produits alimentaires (à l'exception du poisson séché qui était placé dans des vases spéciaux), ou pour les vêtements; certains d'entre eux permettaient de conserver dans les habitations la réserve d'eau nécessaire à la vie familiale. Pendant les époques troublées, qui ne manquèrent pas dans la vie de ces peuples, on y cachait les jeunes enfants pour les protéger.

La présence de ces volumineux récipients, qui témoignent d'une profonde maîtrise du traitement de l'argile, suffirait à montrer le développement de la céramique qui, pour les anciens peuples des basses vallées du Chari et du Logone, fut la technique "majeure" et la plus diversifiée. Le modelage de la terre, auquel appartient la construction des maisons, fut universel chez des gens qui surent avec habileté l'utiliser pour la fabrication des objets les plus divers. Outre le mobilier domestique et culturel, qui compte des vases de toutes formes et des toutes tailles, et de beaux fourneaux munis de trous d'aération,

les potières (et les potiers) produisirent un abondant outillage, des poids de filets et de teinturiers, des fusaïoles pour la plupart ornées, des bijoux, des jouets où l'on relève la trace de doigts d'enfants, des grelots et des clochettes, des symboles monétaires (utilisés en combinaison avec des haches polies).

Les techniques de la céramique ont suivi une courbe régressive qui s'est accentuée à l'époque directement contemporaine. Aux produits fins de certaines couches profondes, parfaitement cuits et délicatement ornés, a succédé dans les niveaux moyens et récents, une céramique encore belle, suffisamment cuite et ornée; la production actuelle est de qualité inférieure.

Le métal est représenté par le fer et les alliages du cuivre mais il n'est pas présent dans tous les sites exploités. La récolte du fer est peu importante tandis que le mobilier de cuivre et de ses alliages est abondant (Makari, Mdaga, Midigué, Houlouf, Sou, Logone Birni, principalement).

L'application de la méthode dite du 14C a permis d'établir une chronologie solide pour les principaux sites exploités: Amkounjo a fourni 3 dates, Gawi 2, Maguira 1, Mdaga 16, Méso 1, Sou 10, Sou Blamé Radjil 11; et, pour les gisements les plus récemment exploités, Amachita 4, Deguesse 3, Houlouf 4, Madaf 2 et Michiskoua 1; soit au total une soixantaine de repères chronologiques solides.

Mdaga fut occupée entre le Ve siècle avant J.C. et jusqu'au milieu du XIXe siècle de notre ère, soit 24 siècles. Tandis que d'autres localités eurent des existences moins longues: Sou fut une petite cité vivante pendant 11 siècles seulement. Ces données doivent être modulées, la durée des occupations humaines pouvant varier de façon importante en raison de longues périodes de vacuité. En effet, dans une même butte, ces dernières périodes et les occupations peuvent être rapprochées; par

exemple, à Mdaga, la partie centrale du site a été habitée dès le Ve siècle de notre ère, puis à la fin du XIIe siècle après J.C.

Sur le fondement de cette chronologie, on a pu établir que les pipes apparaissent, à Mdaga, dès les couches profondes, ce qui pourrait poser la question de la date adoptée généralement pour l'arrivée du tabac au sud du lac Tchad, si l'on était certain qu'autrefois, on fumait dans la contrée les feuilles d'une solonacée, le *Datura Métel*. Les représentations zoomorphes, par exemple celles de la Grande Tortue d'eau qui sont les plus anciennes, sont présentes à Mdaga dès 200 avant J.C.; les figurines humaines, au Xe siècle à Méso. Le travail du fer peut remonter au IIe siècle avant notre âge, la métallurgie du cuivre et de ses alliages au XIIIe et au XIIIe siècle. L'os travaillé est présent à Mdaga en 200 avant J.C. (Milano 5.12.1991)

### Orientation bibliographique

GRIAULE M. et LEBEUF J.P., "Fouilles dans la région du Tchad", *Journal de la Société des Africanistes*, tomes 18, 20, 21, 1948, 1950, 1951.

LEBEUF A., *Les principautés kotoko. Essai sur le caractère sacré de l'autorité*, Paris, Ed. de C.N.R.S., 1969.

LEBEUF J.P., *Carte archéologique des abords du lac Tchad*, Paris, Ed. du C.N.R.S., 1969.

LEBEUF J.P., *Etudes kotoko*, Paris, La Haye, Ed. Mouton, 1976.

LEBEUF A., "Figurines de céramique sao" en *Actes du VIIIe Congrès panafricain de préhistoire et des Etudes du Quaternaire* (1971), Addis Abeba, 1976.

LEBEUF J.P. et LEBEUF A., *Les arts des Sao*, Paris, Ed. du Chêne, Photographies de D. Darbois, 1977.

LEBEUF J.P., LEBEUF A., TREINEN-CLAUSTRE F., COURTIN J., *Le gisement sao de Mdaga (Tchad). Fouilles 1960-1968*, Nanterre, Société d'Ethnographie, 1980.

LEBEUF J.P. *Supplément à la Carte archéologique des abords du lac Tchad*, Paris, Ed. du C.N.R.S., 1981.